

# LA CHAMBRE DES PEINTURES

**Emmanuel Lurin**

*Historien de l'art*

*Maître de conférences à l'université de Paris-Sorbonne*

*La pièce est sombre et les persiennes sont fermées. Du dehors filtre un jour blanc et brûlant que je ne laisserai pas rentrer. Dans ma chambre noire, je me suis retirée seule. J'ai renoncé au monde, j'ai retrouvé le silence. Plus personne, plus d'objet, plus rien. Qu'une clarté pâle qui glisse sur les murs, révélant sur son passage des taches dans le papier, des fissures, comme de croûtes de peinture. Cette nuit, pourtant, j'ai cru voir autre chose dans son reflet d'argent : un sourire, un oiseau, un visage mangé d'ombre dont l'œil unique était posé sur moi. Qui sont ces êtres que j'ignore et qui tapissent les murs de ma chambre ? Depuis combien de temps sont-ils là, cachés dans l'ombre, à me regarder ?*

Avec beaucoup de retenue et dans le plus grand dépouillement, Aurélia Frey nous propose ici comme un autoportrait photographique. Un portrait sombre et austère, traversé de clartés, qui ressemble à un rêve et résonne aussi comme une leçon de ténèbres. Les photographies qu'elle a choisies, ou plutôt qu'elle n'a pas retirées, sont empruntées à trois séries récentes : *Par la forêt obscure* (2005), *Passage* (2005-2006) et *Nevermore* (2009). Trois séries en clair-obscur, dont les titres parlent pour elle et qui reflètent, mieux que toutes autres, ses visions intérieures. Tout est là, en quelques traits esquissé : la magie des images produites au sténopé ; la peinture ancienne qu'elle lit depuis son enfance ; ses choix de photographe, décalés, assumés ; ses rêves et ses fantômes, bien sûr, visages troubles qui dorment dans sa mémoire et n'attendent qu'une lueur pour la visiter. Et puis le silence. La lumière qui le dispute aux ténèbres. L'attente d'un dévoilement.

Depuis plusieurs années, Aurélia Frey consacre une partie de son travail à photographier la peinture ancienne. En vérité, c'est elle qui se laisse regarder, raconter par la peinture. Les vieux tableaux, elle les aime d'abord pour eux-mêmes, dans leur matérialité : elle les chérit et elle leur rend visite comme à des parents très âgés. En se plaçant sur le côté, tout près des oeuvres, elle les contemple dans leur grand âge, elle s'attendrit de leurs faiblesses, elle éclaire d'un regard leurs vieux visages fatigués. Depuis longtemps, les histoires des anciens la fascinent, de même que toutes ces vies peintes que d'autres, avant elle, ont su fixer dans l'instant et pour l'éternité. Car la peinture, qui est la mère de toutes ses histoires, est aussi pour elle la sœur aînée du rêve. *Infante à la rose, traversée du Styx* : des histoires familiales qu'elle vient écouter en peinture. *Chevillon de la sainte, le vieillard qui attend, un oiseau qui se consume* : des images qui reviennent ou plutôt renaissent, toujours semblables et à chaque fois différentes, comme les images de ces rêves que l'on fait souvent. Car enfin, Aurélia Frey rêve beaucoup : elle vit, elle aime et elle pleure dans son sommeil. Elle rêve aussi les yeux ouverts, elle rêve en photographie comme elle rêve dans la chambre des peintures.

Il reste qu'Aurélia Frey a une manière bien étrange de photographier la peinture. Sans flash ni éclairage, sans cadrage convenu, elle provoque le hasard et fait entrer la lumière dans la peinture, révélant ainsi des images qui nous sont inconnues. Sous le regard du photographe, le tableau en effet vacille, l'image se fragmente, l'illusion picturale un instant est rompue. Quelque chose de nouveau apparaît, qui est une lumière : un reflet naturel qui n'appartient qu'au tableau et à celui ou celle qui le contemple ; un voile lumineux qui rend visible en même temps qu'il dissimule et qui est le début d'une apparition. Dans ce reflet d'argent affleurent tout à la fois les aspérités du tableau, le travail du peintre, les marques et les blessures du temps. Et puis des images nouvelles, insoupçonnées, évanescentes, qui semblent tantôt réfléchies par la toile, tantôt projetées au plus profond de la peinture. Le tableau ainsi transfiguré n'est plus seulement une image : c'est une peau vieillie, chargée de signes, qui porte en elle le « négatif » de la peinture. C'est aussi un seuil, un miroir et une ouverture : un lieu de contact et de passage vers un « au-delà » de la peinture qui est le vaste monde de la mémoire et de l'imagination. Entre joies et peines, les visions intérieures d'Aurélia Frey nous parlent de la solitude et de l'absence, d'un abîme où la lumière combat sans fin les ténèbres, d'un œil qui attire, d'un appel qu'on attend. Ses photographies nous montrent également des visages de disparus, surpris au sténopé : ceux qu'on regrette et qu'on ne reverra jamais, ceux qu'on n'a jamais connus et qui pourtant marchent dans nos rêves. Visions uniques, images aléatoires du sténopé où la lumière transpose directement sur le papier ce que nul ne peut vraiment prévoir. Vrais fantômes, images pures, lorsque la lumière est son propre photographe, que l'art et le monde sont enfin confondus.